Jacques Laffitte

Gorgone Méduse,

la fascination du délire

Essai

L'Arbre aux Signes
Editions

Jacques Laffitte

Gorgone Méduse,

ou

la fascination du délire

Essai

Illustration de couverture : Méduse 331 avt JC
temple de Didyme

L'Arbre aux Signes Editions
N° Siret : 537 672 727 000 14 APE : 5811 Z
Association 1901
d'Edition & Création d'Evènements Culturels
14 La Galaisière 61340 Préaux du Perche
Site : www. arbreauxsignes.com
Mail : contact@arbreauxsignes.com

Gorgone MEDUSE,

ou
La fascination du délire

Dionysos-Shiva

Gorgone terre cuite
Louvre Salle 36

Méduse 331 avt JC
temple de Didyme

DIONYSOS, GORGONE, MEDUSE

La vision qui tue

Traditionnellement, il est considéré que le fossé entre l'homme et Dieu est si grand ou la différence de nature si incompatible que si l'homme voit Dieu il en meurt : « Tu ne pourras pas voir ma face, car l'homme ne peut me voir et vivre[1] ». Moïse lui-même, ne peut voir le Dieu qui lui parle. Sa requête est de voir l'Eternel dans toute sa gloire. Or c'était la même demande que Sémélé avait faite à Zeus, père de son enfant (le futur Dionysos) ; il avait accédé à son souhait et la simple mortelle, à la vue du dieu des dieux entouré d'éclairs et de tonnerre, en était morte foudroyée faisant glisser « le coup de foudre » du domaine météorologique au plan amoureux.

[1] Exode 33. 20-21 Trad. Segond.

Pour accéder à la demande de son protégé, l'Eternel devra couvrir Moïse de sa main et lui se contenter de le sentir passer près de lui et de le voir par derrière.

Il en est de même de ses manifestations de puissance : de retour de la montagne où il a été en contact intense avec Dieu et dont il ramène les Tables de la Loi, le visage de Moïse irradie tellement que le regarder était insoutenable et que le peuple lui demande de porter un voile afin qu'il ne croise pas son regard[2]. De même quand Dieu détruit Sodome et Gomorrhe, ceux qui se retournaient pour regarder étaient changés en statues de sel.

Ce qui revient à dire que le regard de Dieu pétrifie ceux qui le croisent, comme c'était le cas avec la Gorgone Méduse. Une telle homologie d'effet n'est pas sans intérêt et nous invite à voyager au pays des mythes.

Gorgone(s)

Monstre de la mythologie grecque, Homère ne mentionne qu'une seule Gorgone, habitant aux enfers. Plus tard, Hésiode, porte leur nombre à trois. Gorgone apparaît comme un personnage triple, même si on ne connaît bien que la plus célèbre d'entre elles, Méduse. Elle pétrifie ceux qui croisent son regard et qui ainsi ne peuvent plus ni cesser de la regarder, ni bouger, ni vivre. Les représentations ou descriptions faites d'elle se polarisent sur son aspect terrifiant, sa tête dont la chevelure est faite de serpents. Or, par définition, personne n'a pu la voir et en parler après. On peut faire l'hypothèse qu'en chargeant ainsi la bête il s'agit de personnifier, en les condensant sur un seul support, les

[2] Idem 34. 29-35

caractéristiques négatives d'un trait humain fondamental. C'est celui-ci qui bien sûr ne peut être regardé tranquillement en face et peut faire mourir ou perdre la tête ; ce sera justement le moyen employé par Persée pour tuer la Gorgone, en la décapitant. Et encore, même une fois son porteur tué, le pouvoir de cette particularité humaine ne meurt pas et continue ses ravages (telle la rumeur, langue de vipère, qui poursuit sa malédiction) ; en effet, en sortant la tête de Méduse de son sac et en la brandissant devant lui, Persée peut encore pétrifier ses adversaires[3].

Délire de violence ou violence du délire ?

Pour avoir quelque idée de la dangerosité de cette propriété humaine symbolisée par Méduse, examinons ses attributs qui nous en parlent par le biais de ses effets : irrésistible (nul n'est à l'abri) envoûtant c'est-à-dire capteur (n'importe quel sujet qui regarde) et attirant (désir et transgression), sinueux (serpents), nocif (venimeux). Enfin, la vision est son vecteur, et uniquement la vision (si on ne croise pas son regard on est sauf). Ce dernier point donne l'indication essentielle : la Méduse personnifie la nocivité des visions de l'esprit qui a perdu ses repères et en veut à tout le monde au point de tuer systématiquement quiconque se présente devant elle.

Par cette fixation sur une image, une vision, elle condense sur sa personne mythique le basculement sans retour du délire, sa virulence (rapidité et nocivité) que symbolisent les serpents qui forment sa chevelure et entourent sa tête pour souligner l'objet de leur signification car on ne nous dit rien du

[3] Le titan Atlas aurait affronté le regard de la Gorgone en regardant la tête du monstre tenue à bout de bras par Persée et en avait été transformé en une chaîne de montagnes.

reste du corps qui manifestement importe peu. Brutalité de la folie qui fascine, non-discrimination de la clôture mentale et de sa violence, fixité de l'objet du ressassement, par ces traits médusants, symbolisant l'accaparement de l'esprit ; les anciens ont voulu personnifier ainsi l'abîme de l'aveuglement imaginaire, sa circularité sur lui-même et le fait que les tiers sont fascinés par cette étrange addiction. Gorgone représente la dangerosité du regard intérieur tordu quant à sa modalité et à ses prémisses lorsqu'il se projette sur l'extérieur.

Si l'on entre dans son orbe on ne peut plus s'en sortir, le délire n'est plus accessible au raisonnement sensé puisqu'il en est l'inverse ; il est nuisance de l'esprit parce qu'il apporte foi à ses propres lubies, tournant sur lui-même comme un serpent, s'insinuant dans chaque faille du raisonnement (d'où la présence des serpents sur sa tête, reproduisant également les circonvolutions du cerveau). Au point qu'il n'y a plus d'en-dehors, plus rien ne peut le convaincre et il ne peut aboutir, dans sa paranoïa, qu'à la mort.

Trois sœurs, une signification

Ses deux autres sœurs Sthéno (force, puissance) et Euryalé (celle qui saute loin) complètent la signification et qualifient l'emprise exercée sur les mortels par ce désordre mental. Leurs noms, eux-mêmes, le rappellent : Sthéno, en grec, signifie la puissance et connote la toute-puissance puisqu'elle est immortelle comme sa sœur Euryalé. Cette dernière est traduite par l'expression « qui saute loin » mais le dictionnaire A. Bailly donne un autre sens encore plus intéressant « dont l'aire est large » (on parlerait de nos jours d'étendue, de champ d'application, de domaines), pour signifier ainsi qu'elle peut s'appliquer à tout et à tous. Médoussa (Méduse), vient du verbe médo qui signifie :

mesurer, régler, contenir dans la juste mesure, d'où 1) régner, 2) s'occuper de, se préoccuper de, songer à, penser à, d'où souhaiter, méditer de, (par ex. méditer des projets funestes).[4] Ce verbe nous donne le panorama complet du processus mental allant de la raison à la folie et en contient les significations parfaitement antithétiques ; en effet il part de la raison, la mesure, la pondération et donc la justice et aboutit à son exact inverse « méditer des projets funestes », en montrant comment on y arrive (deuxième sens) en glissant de l'objet de l'attention (s'occuper) à l'inquiétude (se préoccuper) en mettant au pouvoir (régner) la folle du logis, l'activité fantasmatique sans le frein de la raison.

Mais n'oublions pas que les deux sens opposés se retrouvent dans le même verbe « méditer » qui signifie « activité mentale » que ce soit comme méditation calme, pure réflexion neutre, ou bien fantasme néfaste. La question qu'il faut se poser est donc : Qu'est-ce qui fait la différence, qu'est-ce qui fait passer de l'un à l'autre (d'où la présence de la sœur « qui saute loin » d'un extrême à l'autre dirions-nous aujourd'hui) ? C'est quand on ne sait plus contenir dans la juste mesure sa « vision », quand on donne le même poids de réalité, de valeur, au fantasme qu'à la réalité. En un mot quand on donne crédit, qu'on apporte foi à des choses incertaines, possibles mais non avérées, à ses suppositions, craintes, etc., autant et même plus qu'à la réalité. Quand se dilue la barrière entre le su et le supposé, (le « posé comme su ») quand l'angoisse prend le pas sur l'effectif, quand on accorde plus de poids à son fantasme qu'aux faits, on finit par invalider ces

[4] Une autre étymologie peut être reliée comme variante verbale à Méduse : médéo, qui prend soin de, protéger, régner sur. S'y trouve accentué le sens de protection ce qui ne manque pas de sel pour ce qui tue d'n seul regard. Mais cela renforce la signification des contraires conjoints, le ténébreux passage de l'un à l'autre…

derniers, on accorde crédit à nos lubies ou phobies. Pensant les maîtriser ou en conjurer la venue en les pré-*voyant* à l'avance, on finit par y perdre l'esprit parce qu'on a fini par *y croire* ; il est alors trop tard pour voir qu'on en a fait des objets de croyance, qu'on les a dotés d'une sorte d'autonomie, d'existence propre. Et voulant en désamorcer le danger, par le fantasme on s'y éprouve « tout-puissant » dans un effort de maîtrise, une tentative de mise à distance, hélas toujours à renouveler. Ce raisonnement clos sur lui-même nous enchaîne à ce vice sans fin qui se reconstitue perpétuellement faisant de son prisonnier un nouveau Prométhée enchaîné à la foi de son fantasme, et qui tout en se régénérant sans cesse le dévore de l'intérieur[5].

Démons de l'âme

On comprend maintenant l'unité que forment les trois Gorgones, celle de l'imaginaire (*s'occuper de, se préoccuper de, songer à,*) quand il a pris le pouvoir sur la raison : il se croit tout-puissant, il étend partout son domaine, et son règne est funeste puisqu'il trame ces complots qu'on sait de nos jours qualifier de paranoïaques

Désordre mental, qu'on appelait dans les temps antiques « passions de l'âme » ou démons, et que l'on figurait de

[5] e fils d'un des Titans vaincus par les d re de l'ingénieux et du rebelle opposé à Z ir d'une motte d'argile provenant de P eu, la métallurgie, mais leur a enlevé la c sédaient afin qu'ils ne se tourmentent p hommes contre les dieux Zeus le fera e ux confins de l'Océan. Il enverra q r le foie qui renaissait pendant la nuit. S ui qui réfléchit après » et qui commet p e monde sur ses épaules.

façon la plus horrible possible pour dissuader les gens de s'y laisser aller.

L'hindouisme fournit une grande abondance de telles représentations de divinités et démons qui ont une unité remarquable sous la multiplicité des variantes.

Corps androgynes, violemment colorés, yeux exorbités, avec des colliers de crânes, des bras multiples, des têtes qui repoussent, des canines en forme de crocs dépassant les lèvres, une bouche largement ouverte et dont la langue est tirée de manière bestiale.

C'est exactement la figuration que l'on retrouve sur les vases grecs qui représentent la Gorgone : on y retrouve les crocs (de sanglier), la large bouche distendue, des grands yeux

Fig. 13
Gorgone entre deux yeux (p. 32).

impressionnants, et chose étonnante, la trace de cendre ou de couleur que les indiens se mettent au front entre les deux yeux, alors qu'aucun grec ne fait cela et qu'on n'en connaît pas de trace ou de signification dans la culture hellène. Cela signe manifestement « l'importation » mythique : cette figure de Gorgone vient probablement d'Inde et de sa religion.

Dionysos & Gorgone

Dionysos-Shiva

Enfin, le plus surprenant dans ces représentations est que le personnage de la Gorgone porte une barbe noire parfaitement délimitée, la tête est donc masculine et indienne. Or Méduse est clairement femme. Tous ces éléments nous incitent donc à la concevoir non seulement comme clivée mais aussi comme un recouvrement de deux personnages : celui qui se rajoute à Méduse c'est Dionysos.

Lui-même est un avatar, si l'on peut dire, de Shiva, une translation-importation de ce dieu hindou dans la mythologie grecque. Au cours de ses aventures il est d'ailleurs réputé y être allé et en être revenu avec un attelage de panthères tirant son char, alors que les panthères ne se rencontraient pas en Grèce. Ainsi son origine est frappée d'incertitude puisque inavouée ou simplement à demi mots. Il devient donc, en un deuxième sens, le « deux fois né », une première fois en Inde, une deuxième en Grèce. Dans la mythologie grecque, sa première origine, sa mère Sémélé, est morte et c'est sa deuxième naissance, de la cuisse de Jupiter, que Dionysos cherchera toute sa vie à faire avaliser. En effet il veut toujours se faire reconnaître comme *dieu* puisque fils de Zeus au point de tuer ceux qui refusent de le reconnaître comme tel. Mais il est aussi fils d'une mortelle, Sémélé, il n'est donc qu'un *demi-dieu*.

Mais on ne peut renier ses origines sans quelque dégât persistant comme une trace indélébile, « Héra le frappe de folie : il devient *bacchos* ou « privé de raison, délirant, sous l'emprise de »[6], il se met à parcourir le monde et apparaît aux hommes comme un libérateur. Accompagné de son joyeux cortège de Satyres, de Silène, de Priape et des Ménades, au son des tambourins, chantant et dansant, il parcourt la Grèce et… parvient en Asie ; là Cybèle l'initie à ses mystères et le guérit, il pousse alors jusqu'en Inde. Partout, sur sa route, on acclame ses prodiges. Pourtant, revenu en Attique, il rencontre une cité qui refuse de le reconnaître : c'est Thèbes. Le héros provoque la folie de ses femmes et la mort atroce de son roi Penthée. Avant de gagner l'Olympe, où lui est enfin accordé le rang de dieu, il descend aux Enfers chercher sa mère Sémélé, qui sera l'immortelle Thyonée. »[7]

Deux figures d'une même pièce

Gorgone apparaît comme l'autre versant de Dionysos comme une figure symétrique, portant les significations indésirables, reniées ou cachées. Les figurations de Gorgone, en terre cuite, vases, etc. ont les mêmes traits indiens que le

[6] « Ce nom, parfois orthographié Iacchos (cri, lamentation) apparaît pour la première fois chez Sophocle ; il est probablement d'origine thrace. Les Romains l'empruntèrent aux Grecs, sous la forme Bacchus, lorsqu'ils identifièrent à Dionysos le vieux dieu italique *Liber Pater*, littéralement « le Père libre », dont le nom a été rapproché de Dionysos, *Lyaeos* : « le libérateur ». Les fêtes religieuses en son honneur étaient appelées Bacchanales ; les mœurs s'y « libéraient », si bien qu'un scandale éclata et donna lieu, en 186 av. J.-C., à un procès retentissant, où furent impliqués sept mille hommes et femmes. » Dictionnaire culturel de la mythologie gréco-romaine. *Bacchus*. Ed. Nathan 1992.

[7] Dictionnaire culturel de la mythologie gréco-romaine. *Dionysos*. Ed. Nathan 1992.

Dionysos-Shiva[8] (bouche largement ouverte, deux crocs vers le bas ou le haut, langue pendante). Faisant partie des pré-olympiens, elles sont à l'interface du divin et du mortel, puisque deux gorgones sont immortelles mais Méduse, elle, est mortelle (et sera tuée par Persée). La Chimère sera sa progéniture[9] au sens propre (comme au sens figuré). Gorgone est un assemblage d'éléments de différents domaines : ailes d'or, mains d'airain, crocs de sanglier, cheveux-serpents, cou écailleux. Plurielle et singulière à la fois, elle est la personnification de la puissance mortifère de l'imaginaire, concentrant toute-puissance et châtiment sans raison (puisque quiconque la regarde meurt). Par son pouvoir paralysant, elle est ce qui *fixe* et qui ne change pas dans son être, au sens également de *faire une fixation*, en incarnant l'impossible retour en arrière. Seule la ruse (autre utilisation de l'esprit guidé par la valeur du bien), incarnée par Persée (aidé d'Hermès et d'Athéna) peut y mettre fin : grâce à un bouclier étincelant placé devant lui qui lui permet de ne pas avoir à affronter Méduse de face, il peut s'avancer suffisamment près

[8] On en trouvera des reproductions dans le livre de Jean-Pierre Vernant *LA MORT DANS LES YEUX, figures de l'Autre dans la Grèce ancienne* Ed. Hachette coll. Pluriel. Etonnamment, à aucun moment du livre, l'auteur ne fait le rapprochement entre les figurations de Gorgone-Dionysos et les représentations hindoues de Shiva ou de démons orientaux alors que la ressemblance très forte avec les démons de l'hindouisme ou du bouddhisme en signe l'origine.

[9] En effet, de son cou tranché sortiront Pégase et Chrysaor père de la femme-vipère Echidna qui conçut de Typhon une progéniture monstrueuse (le chien Orthros, Cerbère, l'Hydre de Lerne, et la Chimère qui sera tuée par Bellérophon monté sur Pégase). Chimère : mi-femme, mi-serpent, sur un corps de chèvre, elle a une tête de lion et une queue de serpent (parfois on lui prête trois têtes, l'une de chacun de ces animaux). Elle vomit des flammes et dévore hommes et troupeaux.

pour lui trancher la tête sans la regarder autrement que par son reflet sur le mur.

Dionysos, est celui qui bouge tout le temps, entraînant avec lui dans sa suite (on dirait dans sa secte) une troupe toujours en mouvement, danses et chants. Recherche continue de l'extase sous toutes ses formes, alcool (Bacchus, dieu du vin est l'autre nom de Dionysos), drogues, dérèglement des mœurs, il incarne l'affranchissement de toutes les lois et l'opposé d'Apollon, l'ordonné. Il représente l'éclatement de la fixité, pouvant aller jusqu'à l'extrême du *démembrement* ; le sien ou celui des victimes de ses bacchantes « ce sont elles qui célèbrent le culte de Dionysos : leurs danses effrénées au son d'une musique sauvage, les narcotiques et les stupéfiants les remplissent peu à peu d'une folie sacrée ; elles sont possédées par le dieu et se fondent en lui. Des sacrifices d'animaux et même d'hommes rendent cette communion plus intense. »[10]

Il y a un mythe concurrent, très ancien selon Pausanias (VIII, 37, 5), puisqu'il remonterait à Onomacrite, poète du temps de Pisistrate, mythe qui est développé dans l'orphisme. Dionysos ne serait pas le fils de Sémélé, mais le fils incestueux de Zeus et de Rhéa, Déméter ou Perséphone (sa mère, sa sœur ou la fille de cette dernière). Il aurait été démembré puis bouilli par les Titans[11]. A partir de ce démembrement, deux récits divergent :

- Dionysos est mort, mais son cœur a été épargné et est conservé dans le tombeau de Delphes (Clément

[10] *Dictionnaire de la mythologie grecque et latine* Gilles Lambert & Roland Harari Ed. Le Grand Livre du Mois., p 55.
[11] Diodore de Sicile, V, 75, 4 ; fragment 14 d'Euphorion de Chalcis et fragment 643 de Callimaque

d'Alexandrie, Protreptique, 2, 18, Orphicorum Fragmenta, 35)

- Le corps de Dionysos est reconstitué et rendu à la vie (Euphorion, OF, 36 ; Olympiodore, Commentaire sur le Phédon de Platon, 61c, OF, 211).

Le point commun des deux traditions est que Dionysos est le dieu de la renaissance et de l'éternel recommencement. Errant, vagabond, hors normes, donnant l'ivresse, il fascine ceux qui sont épris de liberté, des plaisirs extrêmes, de la dissolution des limites autant celles de l'érotisme que celles de la double nature homme-dieu.

Opposés sur un même axe

On peut interpréter Gorgone et Dionysos au choix comme deux états d'une même structure mentale mais aboutissant chacun à un résultat différent, ou bien comme représentant deux étapes d'un même processus. S'abandonnant au délire, ils se sont voués sans le savoir à l'imaginaire. L'un, happé par la toute-puissance de sa paranoïa reste fixé sur ses délires et ne peut que tuer tout ce qui l'approche. L'autre veut donner corps à son *rêve d'être dieu* et contraindre chacun à le reconnaître comme tel, tuant ceux qui lui font l'affront de ne pas le croire. S'épuisant à accréditer leur fantasme ou pris dans ses rets, d'un côté une chimère projette au-dehors d'elle sa pétrification intime, et de l'autre un quart de portion, pardon, un demi-dieu court après une reconnaissance évanescente qu'il lui faut sans cesse ré-obtenir de l'extérieur.

Mais au moins, ce dernier, dans l'espace de sa quête et peut-être pour s'en détacher, invente *le théâtre* et la poésie, une façon de sortir de l'enfermement imaginaire par la production

symbolique. C'est donc autant le risque de se perdre dans l'imaginaire que cette sortie de la folie qu'il incarne au point d'en devenir emblématique de l'aventure humaine, à hue et à dia.

Gorgone, ou l'Absolu de la religion

La figure de la captation

La Gorgone avec ses deux sœurs apparaît comme la figuration bien vue si l'on peut dire d'un pouvoir insensé, inaffectif et sans discernement. De quel pouvoir peut-il bien s'agir ? D'un pouvoir funeste. Certes. Mais encore. Funeste au point de pétrifier la vie, toute vie et d'en faire un désert soit par la ruine de projets insensés et/ou persécutifs, soit par la folie recouverte de justifications imparables, comme les écailles du cou de Méduse, et sur lesquels les arguments rationnels glissent sans pouvoir pénétrer. C'est le pouvoir de la colère quand elle imprègne totalement l'individu, devient sa vision unique des choses et des êtres. Car si le regard de Méduse tue ce n'est pas par douceur c'est un regard de fureur. Elle est toujours en colère et forme une unité avec ses deux autres sœurs dont les significations complètent et éclairent sa nature : regard puissant (Stheno) et mortel, dont le champ est large (Euryalé). Ainsi, plus que d'un regard, c'est d'une *vision panoptique* que cela nous parle comme l'est celle des *religions* auquel nul domaine n'échappe (Euryalé) et qui sont dans l'imprécation (fureur de la Méduse), le rêve de toute-puissance, et l'obsession de la mort au point de la provoquer. Devenues forcenées, nul territoire n'est à l'abri de leur vindicte, leurs visions et menaces pétrifient les âmes sensibles et les fascinent, leur haine est absolue autant que leurs condamnations sont définitives et

prennent effet immédiatement ; la mort est leur horizon, tuer leur univers, la paranoïa est devenue leur « rationalité », le délire leur raison.

La Gorgone pourrait bien être la figuration de cette conscience du pouvoir redoutable que l'esprit humain peut donner à sa création, le fantasme de ses dieux. Ou pire encore, elle nous présente la vison de ce que cela donne quand les religions deviennent fanatisme, quand le *fantasme devient dieu.* Les traductions en sont diversifiées et se focalisent sur l'exaltation de la puissance, la conquête « dont l'aire est large » (« Allez et conquérez les nations »), avec cette forme durable de la pétrification qu'est la soumission corps et âme des asservis (« Perinde ac cadaver » « toujours comme un cadavre »[12]). Pouvoir délétère d'une religion (même quand elle est simplement politique-idéologique comme l'a été le communisme) qui s'est retournée contre sa propre finalité spirituelle (promouvoir sagesse, apaisement, libération des peuples), et contre ses propres adeptes. Devenue un processus fou, cette involution aboutit à la négation généralisée, la mort pour tous : aveuglement mortifère, c'est la description même du fanatisme (qu'il soit celui d'une religion ou d'un Pol Pot) et l'aboutissement ultime de ces sectes qui sombrent dans une apocalypse pitoyable ou spectaculaire, selon leurs moyens.

Comment en sortir :

Dionysos...

[12] Devise de l'ordre des jésuites, symbolisant l'obéissance absolue qu'ils devaient à leur « Général », leur organisation étant réglée comme une armée.

Enfin, le recouvrement Gorgone – Dionysos induit le désir d'*être dieu* comme motivation principale de la religion ; avec comme corollaire l'effort désespéré d'obtenir par la force cette reconnaissance pour elle-même, qu'elle transpose sur le caractère divin de son message, 100% garanti révélé. Les dieux renâclant à jouer les huissiers pour les certifier conformes, les religions se rabattent sur les hommes. La violence de Dionysos, son non-respect des lois, et jusqu'au comportement brutal de ses suivants (Bacchants, Ménades, Silènes et Satyres) au cours des « fêtes qui plongeaient ceux qui y participaient dans une sorte de délire mystique », forçant les passants à se joindre à eux, tout cela nous décrit assez justement l'attitude du fanatique, même si c'est ici dans un but orgiastique et non pas puritain.

...ou Persée ?

Fascination, toute-puissance du délire et de sa violence, enfermement dans la fuite en avant du prosélytisme, de la contamination de la croyance dont l'aire est large, n'y a-t-il pas de possibilité d'en sortir ? Si, il peut y être mis fin comme le fait Persée avec Méduse : sans rentrer dans son jeu, sans la regarder, c'est-à-dire sans adopter son point de vue, sans entrer en résonance avec elle. Persée utilise un bouclier pour se protéger du regard de Méduse, pour ne voir que son reflet et utiliser contre elle-même sa… *réflexion*. Réflexion au sens de ruse, mais aussi au sens de reflet : dans certaines versions, Persée utilise un miroir qu'il place devant lui, face à Méduse, lui renvoyant son regard pétrifiant et la médusant à son propre jeu. Obligée de se changer en pierre, pour signifier qu'il n'y a pas d'en dehors de la paranoïa à partir de ses prémisses, et d'un « raisonnement » qui se mord la queue.

Nous donnant peut-être ainsi une indication pour désamorcer le fanatisme : en retournant contre lui-même les arguments des textes religieux, mais à partir d'une « réflexion » intelligente, qui ne rentre pas dans le mimétisme de la violence et de la haine. Ou également en produisant une grande oeuvre symbolique mettant en scène les aspirations sous-jacentes, faisant venir au jour le mal-être qui l'alimentait en énergie retournée contre son sujet. Un grand œuvre qui serait réalisé en une pérégrination en plusieurs étapes au cours desquelles serait ajouté-joué un nouveau pan d'être. Retrouvant ainsi la production populaire et finalement ordonnée des mythes, du théâtre et de ses productions symboliques et réunissant les deux opposés, Dionysos et Persée.

Reflets, symétries et gémellité

Il y a de la ressemblance entre eux. La généalogie de Persée nous livre une indication : nous avions vu Dionysos être un symétrique de Gorgone, peut-être trop terme à terme, au point que leurs représentations sur les vases grecs et sculptures en terre cuite donnent les traits de Shiva-Dionysos (crocs, langue, et surtout barbe alors que Gorgone est femme). Besoin d'un tiers suffisamment extérieur et suffisamment impliqué pour y mettre fin, ce sera le rôle de Persée.

En effet il est fort proche de Dionysos puisqu'il est… son demi-frère. Comme lui, il est fils de Zeus et d'une mortelle, Danaé. A la différence de Dionysos qui court après la reconnaissance de sa filiation, Persée se lance ou se trouve projeté dans une série d'aventures qui deviennent des exploits avec l'aide de quelques divinités bienveillantes. Alors que Dionysos est un demi-dieu qui veut s'élever au rang de dieu, Persée est un demi-dieu qui hausse la condition humaine au niveau de héros, notamment en la débarrassant de la médusante

illusion. On comprend que sa descendance reprenne le flambeau, avec Héraclès et ses Douze travaux, en produisant à nouveau mythes et épopées : car cela permet de s'identifier à une production symbolique (mythes, théâtre) ou à la réalisation de projets utiles (travaux-exploits).

Avec détachement, car s'identifier à ses œuvres, matérielles ou symboliques, *en y croyant*, reviendrait à se méduser soi-même, en quelque sorte à s'auto-fanatiser.

Gorgone bas-relief du temple de
Leptis Magna
(L'étonnante douceur du visage, exprime peut-être l'état d'avant l'anathème d'Athéna, ou l'ambivalence des sentiments extrêmes)

L'Arbre aux Signes

vous invite à le retrouver sur ses sites :
www.arbreauxsignes.com et www.spiritualite-libre.com
et à lire en version papier ou e-book :

Livres du même auteur :

- Caïn, l'énigme du premier criminel
- Les 3 Tours de Bab'El
- Mais... Comment peut-on être fanatique ?
- La Face cachée de Dieu (à paraître)
- Jonas, le pardon mode d'emploi

Livrets à thèmes :

- Le Sacrifice d'Isaac
- L'Echelle de Jacob
- La Gorgone Méduse
- Pandora, la femme une calamité ?
- Le Péché de Gomorrhe, la tentation intégriste
- Esope, ou l'art d'accommoder la langue

Littérature générale :
A vos Plumes ! livret périodique ouvert à tous gens de plume !

Pour nous contacter : contact@arbreauxsignes.com

Il n'y a pas que d'amour dont on peut être fou. On peut le devenir d'une croyance. Quelle qu'elle soit. Car on trouve tout au royaume du fantasme : son aire est sans limite, la puissance y est « toute », et la rage destructrice contre ceux qui osent porter un regard désenchanté sur elle.

Dans *GORGONE MEDUSE, la fascination du Délire,* l'auteur fouille un mythe considéré à tort comme simplement épique. Il montre au contraire, qu'il y a là une approche originale de l'impensé des religions : le désir forcené de croire ! Il peut conduire à la réification délirante ; celui qui y est sujet peut s'abuser lui-même et méduser les autres par ses arguments tortueux qu'on ne sait plus comment démonter.

J. Laffitte croqué par Bruno Rocco dessinateur de BD : Décalogue Tomes

Philosophe et psychologue diplômé (DESS), Jacques Laffitte s'est consacré à l'étude des phénomènes de communication, d'identité et de fonctionnement des groupes.

Depuis 20 ans il a centré ses réflexions sur le thème de la spiritualité, sur le fonctionnement psychique de la croyance (pas seulement religieuse, mais aussi politique ou de groupe), et notamment le phénomène du fanatisme.

Analyste des religions, l'auteur jette sur les grands mythes antiques un regard de psychologue. En émerge une spiritualité laïque enfin libérée de l'obligation de croire.

Prix e-book : 3 €